

DISCOURS DU PERE PRIEUR A LA DOMINICALE

Mes Révérends Pères,  
Mesdames, Messieurs,  
Mes chers amis,

Tandis qu'hier soir je tremblais à la pensée des reproches que ne manqueraient pas de m'adresser aujourd'hui mes correspondants insatisfaits de mon silence, mais fidèles au rendez-vous sorézien de la Ste Cécile, une lettre m'est providentiellement tombée sous les yeux. Une lettre si vieille qu'on eût pu aisément oublier même son existence, mais qui me conférait par avance une magnifique absolution. Jugez-en plutôt :

"Je vous aurais répondu tout de suite, mais imaginez que, depuis trois semaines, je suis transformé en scribe, en véritable homme de bureau, lisant des lettres, y répondant, occupant un(e) secrétaire, et prêt à dicter, comme César, à quatre en styles différents.

"Et ce qui vous étonnera, c'est que je remplis ces fonctions de burा�liste absolument comme si j'étais un surnuméraire de l'enregistrement. Je me dis : Dieu le veut, et je suis tranquille."

Ce qui vous étonnera plus encore, mes chers correspondants lésés par mon silence, c'est que cette lettre est datée du 18 Octobre 1858 et est signée Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE O.P. !

Je me pris alors à songer que le Sorèze d'aujourd'hui ressemblait singulièrement au Sorèze d'antan et que, puisque ce matin je devrais vous parler de Sorèze, le mieux était de rechercher quelque vieux grimoire où quelqu'un de nos ancêtres avait dû en parler avec plus de talent que je ne saurais le faire.

++

J'ouvris donc l'un de ces ouvrages éculés que nos Bleus d'aujourd'hui, - en cela ils diffèrent de leurs anciens - délaissent trop volontiers pour de stupides illustrés, plus prolifiques encore que confiscables. Et croyez bien, chers amis de la division des Bleus, que je ne vous mens pas. Sur le dos rapé, non par vos mains, mais par celles de vos prédécesseurs, de mon livre, brillait encore en lettres d'un or indélébile l'inscription : Collets bleus. Sur la page de garde on pouvait lire "Marret 3ème A 1919, L. Viguier 3e D, Pagès 1917", puis un curieux renvoi : "voir page 324".

Docilement je me laissai guider et voici ce que je lus : "Ce n'était pas assez de relever la discipline à Sorèze: il fallait y inspirer le travail. Dans cette vue le Père sut organiser tout un ensemble de moyens d'émulation qui s'emparaient de l'élève à son entrée à l'Ecole..." Machinalement je retournai quelques pages en arrière et, ô miracle, à l'heure même où l'on vient de revaloriser les Livrets scolaires pour les examens officiels, voilà ce qui tomba sous mes yeux étonnés : "Savez-vous ce qui fait l'honneur du Baccalauréat ? C'est que c'est un certificat de travail".

Tout en me disant que les Bleus d'autrefois avaient décidément de très bonnes lectures, je regardai ce livre plus attentivement et m'aperçus que

l'auteur m'en était fort connu - non pas pour les raisons que vous croirez -, qu'il s'appelait FOISSET (1) et qu'il avait écrit en ... 1870 !

Et bien ! mes chers amis, voici comment ce Foisset-là décrit le Sorèze de 1854, au moment où y arriva le Père Lacordaire :

"L'Ecole de Sorèze n'était pas une caserne comme la plupart de nos collèges. C'était une campagne comme Eton ou Harrow, où l'air était vif, l'espace largement distribué, où l'eau abondait dans un vaste parc, où le voisinage de la Montagne-Noire et des bois admirables invitaient à d'incomparables promenades, - tiens, me dis-je, à cette époque-là les élèves aimait donc marcher ! - C'était dans toute la force du mot une patrie. On était Sorézien comme on est élève de l'Ecole Polytechnique, c'était un titre d'honneur indélébile, un baptême, un lien pour toute la vie... Dès qu'un ancien élève apercevait de loin le costume sorézien, il courait à l'inconnu qui le portait, c'était un frère. "Notre cœur, m'écrivait l'un d'eux, battait bien fort quand nous pensions à notre Ecole et à son histoire. Nous aimions ses murailles, ses traditions que nous avions apprises avec la curiosité naïve des petits enfants.

"Dès notre arrivée les anciens - aujourd'hui hélas ils se livrent parfois à de stupides "bizuthages" - nous disaient les noms des hommes illustres qui les avaient devancés sur cette terre que nous foulions. Chaque coin de l'Ecole avait sa légende. Nous l'embellissions en la répétant et elle se perpétuait ainsi en s'accroissant sans cesse. Ce sentiment nous faisait considérer, avec une sorte de respect, nos grands camarades et la belle cour qu'ils habitaient. Quand nous les voyions accrochés aux piliers massifs de leurs arceaux, occupés à graver leur nom sur la pierre..., nos coeurs soupiraient : Ah! quand je serai Collet Rouge !"

Les Collets Rouges étaient fiers de leur cour, de leur terrasse, de leurs jardins, de leurs priviléges... Leur cour était montrée avec orgueil aux étrangers - sans doute, me dis-je, ils n'y laissaient pas traîner de papiers, ni encore moins de mégots - ; les anciens élèves venaient revoir avec bonheur la place où ils avaient laissé un nom, un emblème d'amitié, un souvenir. Nous avions de nobles traditions... tous les genres de talent, tous les héroïsmes s'étaient rencontrés à l'Ecole... et même la camaraderie Sorézienne - elle était donc à l'époque beaucoup plus qu'une simple effusion sentimentale - se continuait dans la vie politique : fallait-il autre chose pour nous rendre fiers et nous faire aimer Sorèze ?"

Oh ! Mais n'allez pas croire non plus, mes chers amis, que tout était parfait dans le Sorèze du bon vieux temps. Tout justement hier soir, sur cette cour des Rouges tant aimée des anciens, cinq d'entre vous me prenaient gentiment à partie parce qu'une fois de plus je les avais traités de païens !

Or, continue Foisset, "en 1854 les élèves de Sorèze étaient presque à tous égards, d'honnêtes païens, pleins d'instincts généreux, enthousiastes, mais affolés de l'esprit (rationaliste) du XVIII<sup>e</sup> siècle : l'orgueil était leur dieu. Il s'agissait d'en faire des chrétiens", et c'est pourquoi le Père Lacordaire était venu.

++

---

(1) Foisset : ami et biographe du P. Lacordaire.

Cependant, Mesdames, Messieurs, là encore est aujourd'hui le véritable problème, le vrai problème. Notre problème, chers parents d'Elèves, et le vôtre - (je m'adresse ici aux parents chrétiens et je demande aux autres de me comprendre, si je ne puis faire abstraction de ce que je suis ni des convictions intimes qui sont à l'origine même de ma présence à la tête d'une école catholique) - Problème ? non pas certes que nos enfants soient tous des païens. J'ai trop l'évidence du contraire pour oser dire sérieusement pareille chose, encore qu'il s'en trouve quelques-uns qui, hélas, ne sont guère chrétiens que par le baptême. Mais il nous faut, avec Son Excellence Monseigneur Garrone, faire preuve de réalisme. "L'éducateur, écrit-il, doit aller fermement, courageusement, à la rencontre de cette âme qui s'ignore et que la vie est en train de former. Il ne pourra y introduire sans résistance la Parole du Seigneur, car un "fort-armé" est déjà là qui tient la maison, et qu'il faut nécessairement attaquer, provoquer, vaincre. Jésus n'a raison que contre le "monde".... Le vrai éducateur doit accepter ce combat..., qu'il épargne à l'enfant d'être un jour vaincu sans combat, ne s'étant pas douté que la morale de son Evangile et de sa prière était faite pour être la morale de sa vie".

Mais faire des hommes et des chrétiens, en matière d'éducation générale, n'est-ce point d'abord mettre l'enfant dans un climat tel que leur esprit et leur volonté se préparent à réagir virilement et chrétientement aux événements qui les attendent ?

"L'Education, disait voici dix ans le Pape Pie XII, ne réaliserait qu'en partie son but, si elle se réduisait à procurer le bien personnel des élèves..., elle doit les former et les préparer à exercer sur leur époque et sur leur génération, et même aussi sur les générations futures, une action salutaire."

"Il faut donc s'attacher, poursuit Mgr Garrone, à créer un climat éducatif, un climat qui soit capable de révéler, d'attaquer, de dissoudre les structures du climat moral malsain qui règne au dehors; un climat qui mette l'enfant en état de travailler plus tard à l'établissement d'un climat sain".

CLIMAT DE SILENCE, les Bleus, n'est-ce pas, savent que ce n'est pas facile. Non pas seulement un climat de silence extérieur, mais ce climat issu du "silence intérieur", enraciné dans le profond de l'âme et qui met l'homme en état de se rencontrer lui-même et de rencontrer Dieu" (Mgr Garrone). Or, qui niera que la "retraite" Sorézienne est apte à y aider ?

CLIMAT DE JUGEMENT PERSONNEL, ce qui veut dire de recherche active et non pas d'acceptation passive de la Vérité. "Je vous prie de garder cette parole, disait Lacordaire à ses élèves, ayez une opinion. Ce n'est pas d'orgueil qu'il s'agit, mais de dignité".

CLIMAT DE RESPECT. "Respect de toutes les valeurs humaines, respect de la vérité, dans un monde où le respect de l'homme disparaît peu à peu, et avec lui le respect de toutes les valeurs absolues..." (Mgr Garrone).

Rappelez-vous à ce sujet, chers amis de première, nos débats sur le récent procès de Liège, rappelez-vous, chers Rouges, la conférence que vous donna avant-hier le R.P. de Riedmatten, délégué du Vatican près les organismes

de l'O.N.U., sur les problèmes humains très graves que soulèvent l'accroissement de la population mondiale et les tentatives de le résoudre par des moyens anti-humains.

CLIMAT DE SERVICE ENFIN, et c'est sur ce point que je voudrais tout naturellement insister aujourd'hui. "Le Bien Commun, écrit encore Mgr Garrone, doit apparaître sur l'horizon de la vie quotidienne comme l'étoile sur laquelle toute la marche se règle".

"Suscitez, formez le sentiment de la responsabilité, disait le Pape Pie XII, il faut étudier la façon d'introduire dans les maisons catholiques d'éducation des organisations au sein desquelles les élèves, en exerçant leurs responsabilités personnelles, apprennent par eux-mêmes combien sont indispensables, pour obtenir le bien commun d'une société bien ordonnée, le respect et l'obéissance à l'égard de l'autorité qui dirige". (2)

Grâce à Dieu, depuis avant même la venue ici du Père Lacordaire, mais plus encore depuis qu'il leur a donné toute leur valeur, Sorèze est abondamment pourvu de telles organisations : Athénée, Portique, Académie, Petite Académie, sur le plan intellectuel; Conférence de Saint Vincent de Paul, Cercle Missionnaire, Scoutisme, groupes d'Action catholique, sur le plan religieux; équipes sportives que l'on essaye de vivifier en ce moment, sur le plan physique.

Mais mieux encore, vous le savez, la marche même de l'Ecole est structurée et rythmée par une véritable hiérarchie de titres et de grades. Si, hier soir, j'ai expliqué aux élèves que, d'accord avec le Père Censeur, j'avais quelque peu modifié cette hiérarchie et si cela les a surpris, ils doivent savoir que cette modification n'a qu'un but : faciliter l'émulation au travail et à la discipline par les titres, favoriser le sens des responsabilités et l'esprit de service par les grades. Il y a désormais dans l'Ecole des titres d'honneur qui viennent récompenser purement et simplement, comme autrefois, le travail et la discipline des uns, stimuler l'ardeur au travail et à la discipline de ceux qui en manquent; il y a parallèlement des grades qui concrétisent les responsabilités et l'autorité de ceux à qui on les confère.

Avant de proclamer ce palmarès d'honneur et de confiance, je voudrais ici ouvrir une parenthèse. Je dois en effet remercier un gradé, dont je tairai le nom, mais qui, j'en suis sûr, se reconnaîtra aisément. Ce jeune homme, trop modeste en dépit de certaines apparences qui font parfois méconnaître aux autres aussi bien qu'à lui-même sa véritable valeur, a poussé l'esprit de service jusqu'à accepter un grade inférieur à celui qu'il avait l'an dernier pour permettre à la fois la promotion d'un de ses camarades et parer à une défaillance douloureuse entre toutes. C'est la deuxième fois que, dans sa vie scolaire, il consent à cela.

++

---

(2) Citation extraite de l'ouvrage de Son Excellence Monseigneur Garrone, Archevêque de Toulouse : "Foi et Pédagogie".

Après avoir donné lecture des différentes dignités, le Père Prieur nomme les trois membres de l'Etat-Major pour 1962-1963

Sergent-Major : Michel GALIBERT 1  
Maître des Cérémonies : Philippe LANGUILLOU 2  
Porte-Drapeau : Michel VISSAC

Mes chers amis,

Si jamais il fut difficile de tenir le secret d'une nomination, c'est bien cette année. Je n'ai guère eu besoin de sonder l'opinion pour savoir ce que l'on attendait, ou plutôt ceux que l'on attendait.

Ne voulant d'ailleurs vous causer aucune illusion et voulant tout en même temps faire l'éloge que vous méritez en ce jour, je vous dirai tout franchement que ce n'est pas d'abord à votre valeur intellectuelle, mais bien à votre valeur morale que vous devez tous trois votre promotion.

Mon cher Michel,

De tous les trois vous êtes dans la maison le plus ancien, puisque d'une part vous appartenez, qui le nierait, à une famille authentiquement Sorézienne, du côté paternel, comme du côté maternel, mais aussi parce que vous êtes vous-même Sorézien depuis sept ans.

Durant ces sept années, malgré les quelques moments difficiles par lesquels passe tout adolescent, je ne crois pas qu'on ait jamais eu à vous faire autre chose que des compliments. Cela aurait pu vous gâter, comme cela en a gâté bien d'autres. Permettez à quelqu'un qui vous connaît bien de vous dire aujourd'hui que contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, on ne saurait songer à trouver chez vous un manque de simplicité. Ce qu'on peut dire de vous, c'est que vous avez l'assurance de quelqu'un qui sait s'organiser et organiser son travail.

Je me souviens encore de ce que nous disait Monsieur Arnaud sur vos notes personnelles de mathématiques en classe de 3ème ! L'assurance aussi et le courage d'affirmer ce que vous êtes et ce que vous pensez, de n'avoir à cela aucun respect humain, ni devant vos camarades, ni, j'en suis le témoin très intime, devant vos supérieurs. Et cela même lorsqu'il en coûte un peu à votre timidité naturelle. Plus encore que votre ancienneté, croyez bien que ce sont ces qualités d'organisation et de droiture qui ont fait de vous un Sergent-Major de cette Ecole.

Mon cher Philippe,

Les voies de la Providence sont impénétrables et l'on a bien raison de dire que Dieu écrit droit avec des lignes courbes. Entré à Sorèze en 1956, on peut dire que vous n'êtes pas du "Continent" puisque vous êtes à la fois Corse par l'origine de votre famille et Africain par la résidence lointaine où votre papa se dévoue au milieu des lépreux. Longtemps vous êtes resté dans l'Ecole effacé, vous faisiez partie de ces élèves sans gloire que l'on semble oublier.

Et pourtant, tout en souffrant, je le sais, de cette apparente indifférence à votre égard, vous avez eu le courage de persévéérer avec le sourire. Tenir, telle a été votre devise, on pourrait y ajouter servir en souriant.

Très franchement, vous êtes ce matin, pour tous ceux, et il y en a toujours sur les bancs d'une école, qui se sentent abattus par leurs échecs, un exemple vivant et une raison d'espérer.

—  
—  
—

Mon cher Michel,

Vous nous venez, vous aussi, de cette Afrique avec laquelle Sorèze a tant de liens, mais de cette Afrique douloureuse au cœur des Français. Je sais que, dans l'angoisse qui fut la vôtre tout au long de ces dernières années, vous avez su puiser dans l'amitié de tel ou tel de vos camarades, dans celle même de tel ou tel de vos professeurs, l'énergie nécessaire pour combattre et pour arriver. C'est au milieu des pires angoisses que l'an dernier vous prépariez votre examen, et chacun doit mesurer ce que cela représente, surtout pour un être aussi sensible que vous l'êtes.

Cette sensibilité aurait pu vous nuire, vous avez su l'utiliser moralement et la tourner tout entière vers le bien. Elle est pour vous une richesse; qu'elle vous aide à comprendre les autres dans leurs souffrances et leurs difficultés.

Difficultés. C'est sur ce mot que je dois conclure. Vous voilà tous trois, mes amis, dans une position difficile, entre l'arbre et l'écorce. Tout au long de cette année, lorsque des heurts inévitables à toute vie scolaire se produiront entre les élèves et l'autorité, ceux-là vous accuseront de dire oui toujours à celle-ci et celle-ci vous prétendra à la remorque de ceux-là, et vous accusera de n'être pas des chefs. Et cependant il vous faudra servir, et les uns et les autres, et vos camarades et vos maîtres. Or précisément vous devez être des chefs et tout chef a depuis Jésus-Christ une devise : SERVIR !

F.G. Montserret O.P.

## UNE FETE DE FAMILLE PARFAITEMENT JOYEUSE

---

Je ne puis en conscience laisser partir le manuscrit du discours traditionnel et très prioral que j'ai prononcé pour la Sainte Cécile 1962, aux fins de son immortalisation par les presses d'En Cordée, sans ajouter ici quelques lignes pour dire à tous ma joie et mon merci.

La Sainte Cécile est, de toutes les fêtes de l'Ecole, la plus chère à mon cœur de père, parce qu'elle est essentiellement la fête de famille de l'Ecole. Tout s'y passe toujours dans la chaude intimité qui résulte d'une amitié, très sentie ce jour-là entre parents, maîtres, élèves, anciens élèves, amis de l'Ecole, sans en excepter son personnel si dévoué et si souriant, animé par nos Soeurs et par M. Cointault. Mais jamais peut-être je n'avais eu une telle impression de joie et d'unanimité que durant toute cette journée du 2 Décembre 1962. On peut dire que tout y fut parfaitement réussi.

Au cours du défilé, malgré le terrible vent d'autan qui soufflait à rebours dans les cuivres, nous avons été, je l'avoue, étonnés des progrès accomplis par la musique de l'Ecole que j'avais réprimandée après la fête du II Novembre.

Merci à la chorale et à Monsieur l'Abbé Butticaz pour les chants du Salut du T.S.Sacrement.

Merci à l'amabilité et au sourire des vendeurs de la Conférence de Saint Vincent de Paul.

Merci au dévouement obscur et pourtant joyeux de tous ceux qui, depuis les machinistes du théâtre improvisé jusqu'au plongeur sans oublier les cuisinières et les réfectoriers, nous ont aidés à recevoir nos hôtes dans l'allégresse.

Merci à Monsieur Kuhn, à Madama Amalvy et à nos jeunes acteurs. Bien des spectateurs de la matinée récréative de ce Dimanche seront étonnés en lisant ces lignes, d'apprendre qu'après la dernière répétition générale, notre aimable metteur en scène et directeur de Troupe, que dans l'intimité nous nommons M.K..., était désespéré. Jamais nous n'avions vu de jeunes acteurs jouer avec autant d'aisance, ni s'amuser autant que leur public. Comment ne pas citer ici l'inimitable Pendariès ? Clown par nature, il était plus que jamais dans son élément.

Merci enfin à notre ami Gaston Bonheur, dont le film réalisé l'an dernier sous son égide, vint en fin de séance rappeler fort heureusement à tous que Sorèze, dont la jeunesse d'âme venait de s'exprimer avec tant de bonheur, était une vieille dame blanchie au cours de douze siècles de services rendus à l'Eglise et à la France.

Regrets, puisqu'il en faut toujours et qu'on ne doit jamais être satisfait en tout : l'exiguité de la chapelle nous obligea à célébrer deux Messes et empêcha l'unanimité des présences autour du même autel; et l'exiguité aussi de la Salle des bustes (oh pardon ! des illustres) priva nombre de parents et des solennités de la Dominicale et des joies du spectacle.

Fr. G. Montserret O.P.